

Au nom du diable et du bon Dieu

Au lieu de s'astreindre à ne dire que la bonne parole et à ne défendre que les valeurs humaines, beaucoup de maisons de Dieu, comme on désigne couramment les mosquées, ont démontré, au cours de ces quinze dernières années, qu'elles pouvaient être là, non seulement pour canaliser les énergies négatives, mais aussi, fait gravissime, pour s'approprier le désespoir des autres et réorienter les déceptions accumulées vers des univers chaotiques comme celui des maquis terroristes, par exemple.

Dans une société comme la nôtre où le désœuvrement le dispute à la violence et où chacun, à défaut de se chercher une occupation ou même un travail temporaire, tout en sachant que ces derniers ne sont pas simples à décrocher, des hommes sans rêves et sans avenir, pour beaucoup d'entre eux, ont décidé un jour, dans la nuit du 13 au 14 juillet 2001, de passer à l'acte et se sont laissés aller à satisfaire une bestialité qui en dit long sur la misère mentale dont ils sont les pathétiques prisonniers.

Ces derniers mots ne sont pas destinés à excuser les animaux dont nous allons parler, au contraire. Des monstres égarés dans la nature mais qui viennent d'en prendre pour vingt ans par contumace pour avoir troqué, l'espace d'une nuit sans fin, leur passe-temps quotidien contre une expédition punitive d'une sauvagerie sans égale. L'occasion inespérée de s'adonner gratuitement, librement et dans l'impunité la plus totale au plaisir de la chair n'était pas pour leur déplaire.

Entre les gourbis qui leur servent de toits, les géniteurs démissionnaires qui font office de parents et la mosquée qui leur sert d'exutoire, les choses sont vite tranchées et le choix du refuge aussitôt fait par les délinquants.

Ainsi, quand au cours d'un prêche l'imam de la localité appelle au crime et prononce une sévère fatwa contre des femmes démunies et sans défense mais qui ne répugnent pas, elles, à trimer pour

nourrir leur famille, des ignorants qui fréquentent le lieu sacré comme on s'attable au café du coin pensent, peut-être de bonne foi, que c'est Dieu qui s'adresse à ses ouailles, par l'entremise du charlatan, fonctionnaire officiel des Affaires religieuses.

Avec la bénédiction de l'homme de culte qui les y invite, arguments à l'appui, ils décident de jouer les va-t-en-guerre et partent en chasse, à l'assaut de lieux sordides où s'entassent de "maudites pécheuses", vouées au bannissement puis désignées à la vindicte populaire comme, la raison est vite trouvée, celles qui jettent l'opprobre sur la cité et qui ne seraient, par conséquent, pas étrangères aux malheurs qui s'abattent sur ses occupants.

Le plus écœurant dans l'affaire, c'est que les propos démoniaques de l'imam tombent à pic.

La bénédiction obtenue, les "brebis égarées", aux arrières-pensées lubriques renforcées par des convictions aussi enfiévrées que celles de leur mentor, s'empres- sent d'aller commettre l'inqualifiable.

Ces hommes courageux prennent, bien sûr, la précaution de s'équiper d'armes blanches pour nettoyer un immense bidonville souillé par les prétendues femmes dépravées. La nature étant ce qu'elle est, nos vaillants rédempteurs, une fois sur les lieux de "débauche", oublient la mission dont ils s'étaient auparavant prévalués, reléguant à l'arrière-plan l'acte de salubrité public et s'en prennent, de façon innommable, et aux malheureuses mères de famille et à leurs innocentes jeunes filles, devenues, comme dans un mauvais rêve, la proie de fous furieux, d'une horde sauvage, que rien ne semblait plus pouvoir arrêter.

Le cauchemar était bel et bien réel. Ils étaient environ quatre cents, âgés entre 20 et 25 ans, censés venus purifier les quartiers d'El-Haicha, de Bouamama, de Toumat, en plein centre-ville de Hassi Messaoud avant de, tentés cette fois par le diable, changer

d'avis et orchestrer cette gigantesque orgie au nom d'Allah !

Leur propre misère sexuelle apparaît brusquement au grand jour et il n'y a de place désormais qu'au viol collectif, à la torture, au saccage, au vol et à la cruauté tant il est vrai que lorsque l'on ne sait plus trop quoi faire de sa vie, s'en prendre à plus faible que soi, à des êtres sans défense, peut donner, au moins le temps de l'agression, l'illusion d'exister, le sentiment d'être invincible.

C'est alors que 39 femmes sont sauvagement violées, grièvement blessées et parfois enterrées vivantes. 15 d'entre elles échappent à une mort certaine, après un calvaire qui aura duré huit longues heures. Huit longues heures au cours desquelles les voisins ont choisi de faire la sourde oreille et n'auront, évidemment, rien entendu.

L'espace d'une longue et terrible nuit, des voyous s'imposent comme les seigneurs de la cité, s'improvisent en minables gardiens de la morale et règnent sur les favelas. Leur barbare mission prend fin dès l'appel du muzzin à la prière du *fedjr*. Une fois le forfait accompli, ils contraignent à l'exil celles qui, en plus de réveiller en eux des fantasmes jusque-là inavoués, leur enlevaient le pain de la bouche en occupant des emplois qui auraient dû leur revenir.

La cruauté fut proportionnelle à la frustration. L'objet de la haine s'est transformé en objet de désir.

La nature de l'expédition avait, il faut le dire, de quoi déconter les arguments qui ont prévalu au viol collectif nous semblent lointains, enfouis dans le secret des maquis terroristes. Et c'est là que l'on réalise brutalement que le discours haineux et pervers de l'ex-FIS fait toujours recette quand il ne fascine pas encore quelques abrutis.

Le samedi 15 juin 2002, une année après le massacre, la cour criminelle de Ouargla siège durant près de vingt-quatre heures.

Une consœur du *Soir d'Algérie*, seule présente à l'époque sur les

lieux, avait qualifié le verdict prononcé, par cette cour, comme celui de la honte. Et pour cause ! Beaucoup des agresseurs avaient été relaxés et peu d'entre eux avaient écopé de peines tellement légères ! On venait d'évacuer cela comme un fait divers parce que seules 8 plaignantes sur 39 avaient tenu le coup et s'étaient présentées au tribunal. Les autres avaient cédé au chantage. Elles avaient reçu des menaces de mort à la suite de quoi elles ont prétendu avoir perdu la mémoire et ont abandonné les charges avant de disparaître du bidonville pour tenter d'oublier, de se refaire une vie.

Les associations féminines qui avaient au lendemain du massacre accouru pour prêter main-forte aux victimes ont oublié, le jour du procès, de se rendre sur place à Ouargla où même les correspondants locaux n'avaient, d'ailleurs, pas jugé utile de se déplacer.

Pourtant, le procureur général s'était avoué déçu. Il n'était pas satisfait du verdict. Il était déçu et il l'avait clairement exprimé : "Les peines prononcées par la cour ne sont pas à la mesure des faits gravissimes retenus contre les 38 inculpés." 2 en avaient pris pour 3 ans, 16 pour une année, 1 pour 6 mois et 10 avaient été relaxés. Ils venaient de s'en sortir à bon compte sous le regard désespéré de leurs victimes qui, du coup, s'étaient mises à craindre le pire pour leur avenir. On parlait déjà de représailles et disait même qu'elles n'allaient pas tarder à s'abattre sur celles qui avaient osé porter plainte.

Et comme si cela ne suffisait pas à leur désarroi, un journaliste plutôt bienveillant à l'égard des criminels avait, lui aussi, décidé qu'il s'agissait de prostituées et enfoncé le clou transformant les victimes en accusées, les plongeant ainsi dans une situation encore plus inconfortable.

Drôle de journaliste qui procède par déduction et affirme au nom de principes qui lui sont propres que l'on ne peut s'attaquer à quelqu'un sans qu'il soit obligatoirement coupable. Et si on l'avait fait



Par Malika BOUSSOUF
malikaboussouf@yahoo.fr

de surcroît à des femmes c'est qu'il y avait une raison impérieuse : la prostitution. Un niveau de réflexion aussi bas, en fait, que celui des voyous qu'il choisissait d'absoudre en qualifiant leurs victimes de femmes de mauvaise vie. Il ne s'agissait pourtant pas de s'apitoyer sur le sort de celles-ci mais juste de rapporter les faits tels qu'ils s'étaient déroulés.

Sur 400 individus qui avaient pris d'assaut les sordides quartiers de Hassi Messaoud, seuls 38 sont arrêtés. Et si elles n'étaient plus que 3 à venir témoigner à Biskra, trois ans après, c'est qu'il y avait une raison valable. L'Etat ne les a pas protégées. Il n'a pas encouragé leur témoignage, ne les a pas arrachées à leur enfer, n'a tenu ni sa promesse de les reloger ni celle de leur trouver du travail comme il n'avait pas sévi à temps pour ne pas faire de vagues. La preuve de la complaisance des autorités locales ? Ils n'étaient plus que 6 maniaques sexuels sur 44 à comparaître de nouveau devant la cour de Biskra. Va-t-on nous faire avaler qu'ils se sont tous envolés comme par enchantement ou qu'ils ont tous émigré en Suède ? Trêve de plaisanterie et que l'on n'ose surtout pas nous parler encore d'Etat de droit !

M. B.

CE SOIR LA SALLE IBN-ZEYDOUN (OREF) ACCUEILLERA LA PREMIERE EDITION DU FESTIVAL ROCK N'POP EN LIVE

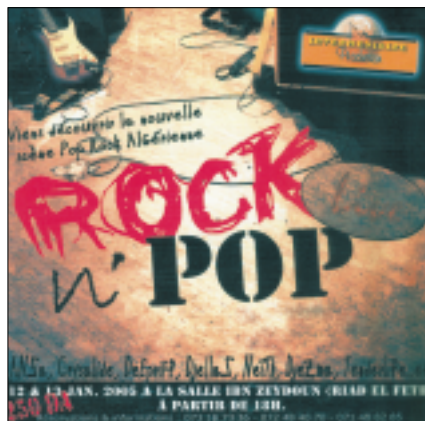
Avis aux amateurs !

Pendant deux jours, les incontournables rockers made in Algeria vont à coups de rock et de pop déferler sur Alger.

Un défi ! Trois animateurs de la Chaîne III se lancent dans l'aventure du rock. L'émission qu'ils animent tous les mardis soir leur donne envie de voir se prolonger sur scène ce que les fréquences de la radio ne peuvent reproduire. Intermédiaire Prod est née ! Une bande de copains se réunissent ainsi autour d'une même passion et pour l'amour de la musique.

Une déferlante... Depuis l'annonce de l'orga-

nisation de l'événement, une avalanche de participations de groupes à travers le territoire national s'est déclenchée. Impossible de définir avec précision la feuille de route pour les deux soirées consacrées à cet effet. Anza (Alger), Crystalide (Oran), Deep Riff, Djellaz (Congo), Neith, Djezma, Tenderlife... et un peu plus de 40 artistes répartis sur neuf formations vont probablement mettre la gomme et immortaliser ce premier rendez-vous, celui des rockers algériens, et lui donner une dimension telle que chaque année les scènes d'ici et d'ailleurs vibreront de ces nouveaux sons. Pour Intermédiaire



Prod : c'est du rêve à la réalité. Celui de reconnaître en premier lieu les nouveaux talents. Alimenter un

débat de fond sur la scène artistique locale et aussi et surtout voir une révolution s'opérer sur la reconnaissance des droits et des statuts de l'art en tout genre et notamment celui du rock dialna. Du souffle, du renouveau et de la fusion; les sons du patrimoine rehaussés par des notes et des sonorités prises au vol des générations influencées par des tendances de plus en plus en vogue. L'Occident s'invite ici pour une escale musicale fusionnelle alliant de jeunes talents à des courants mixtes. Au menu de cette expédition à travers les fréquences de cette première édition du Festival rock

n'pop en live de la british pop, du gnawi rock, du blues, du gospel, du guns, de la country... Des compos dans toutes les langues, un festival de plaintes rythmiques et de mélodies, le tout dans un rock pop in the world, dédié aux jeunes Algériens assoiffés de modernité. Un carton rouge ! Pour tous les sceptiques. Une folle escapade dans la magie d'un symbiose de l'esprit rock n'pop. Et puis à 250DA, ce n'est pas cher à comparer avec d'autres. Ça vaut le coup de l'éclate à domicile pour une visite guidée vers une destination totalement cool !

Sam H.